

LE BAISER DE JUDAS

Contacts et infos

www.sabratha.be
patrickpoth02@gmail.com
Facebook: Le Baiser de Judas

Du même auteur:

Le Royaume de Sabratha (aventures-fantasy)

1. La Table de Torrell
2. Le Sacre d'Aquilani
3. Le Bracelet d'Alnilam

Le Royaume de Sabratha – Les Valgars

4. Eridan
5. Windir

Sabratha – La Prophétie d'Alishan

1. Les Passes d'Irgallen
2. La Chute d'Elessar

Dans l'univers de Cathedra (thrillers)

Cathedra
Le Baiser de Judas
Cap Nord (2018)

© Patrick Poth, 2017

I

Leipzig, Royaume de Saxe, Confédération Germanique, mars 1847.

Les premiers rayons du soleil matinal tentaient de se frayer un chemin entre les grands arbres de la forêt voisine, annonçant enfin une ébauche d'amélioration des conditions climatiques, après un hiver particulièrement rude. Une fine couche de neige tapissait encore la vaste prairie bordant l'Institut. Comme toujours, en cette saison, un froid polaire régnait dans le dortoir des filles. Les dernières bûches disposées dans la cheminée avaient fini de se consumer bien avant le milieu de la nuit et leur douce chaleur s'était évanouie depuis longtemps.

Fidèle à ses habitudes, Martha avait tardé à se lever, de sorte que la plupart de ses condisciples avaient déjà quitté les lieux pour se diriger vers le réfectoire. La petite fille avait toujours eu un sommeil profond, ce qui lui avait souvent joué des tours depuis son arrivée. Frau Hartmann, la robuste surveillante affectée à l'aile nord du bâtiment, l'avait rapidement prise en grippe, pour cette raison et d'autres.

La jeune pensionnaire souffla sur la fenêtre pour tenter d'en chasser la fine couche de givre qui obstruait la vision, puis frotta la surface avec la manche de sa robe de nuit. Une autre petite fille, mince comme un fil de fer, tira soudain le bras de sa condisciple et s'adressa à elle en langage des

signes.

- Si tu ne veux pas encore être punie, tu devrais te dépêcher...

Martha haussa les épaules, puis hocha la tête et traça rapidement quelques signes dans l'air glacial.

- C'est bon, Inge. J'arrive... Mais si le dragon veut m'ennuyer, elle trouvera bien une autre raison.

Martha laissa son regard s'attarder sur la boule orangée du soleil levant, dont les reflets sur les nuages bas peignaient un tableau chaque jour différent. Le souffle de sa respiration dessinait des formes éphémères sur la fenêtre glaciale. Quand elle se retourna enfin, ce fut pour constater qu'elle était désormais seule dans le grand dortoir.

Les consignes avaient été scrupuleusement respectées et les vingt-cinq lits étaient déjà impeccables, draps et couvertures tendus. Les vêtements de nuit étaient rangés dans les placards, à l'exception de ceux de la petite fille. Frau Hartmann ne tolérait pas la moindre entorse à ces exigences. Durant les deux dernières semaines, Martha avait ainsi été, tour à tour, désignée à la corvée d'épluchage des pommes de terre, avant d'être chargée de ramener du petit bois de la forêt, puis des seaux d'eau de la rivière toute proche.

La surveillante n'avait pas manqué de faire remarquer que la prochaine sanction serait plus sévère encore. On racontait qu'il existait, dans les sous-sols de la vénérable institution,

de petites pièces sombres et humides dans lesquelles certains pensionnaires récalcitrants avaient eu le malheur de passer l'une ou l'autre nuit terrifiante. Personne ne semblait réellement savoir si ces rumeurs étaient fondées, mais Martha n'avait pas envie d'être la première de sa chambrée à le vérifier. Elle craignait l'obscurité et avait également peur des araignées. Inge lui avait raconté que certaines atteignaient la taille de son petit doigt...

Martha s'écarta à regret de la fenêtre et se dirigea prestement vers la porte afin de gagner le réfectoire du rez-de-chaussée. Parvenue à hauteur de l'avant-dernier lit, la petite fille eut soudain l'attention attirée par un objet posé à côté de l'oreiller. Probablement un petit bijou qui brillait dans les premiers rayons du soleil. Le genre de détail qui ne pouvait échapper à Frau Hartmann et qui vaudrait, à coup sûr, une sévère remarque à Clothilde, sa propriétaire.

La petite fille se pencha et étudia la croix en or qui scintillait sous ses yeux. Contrairement à elle, certaines pensionnaires de l'établissement étaient issues de familles bourgeoises et possédaient certains de ces merveilleux ornements dont Martha n'avait jamais pu que rêver.

Elle considéra un instant l'objet avec envie, imaginant la réaction d'Egbert, le jeune garçon de la ferme voisine de celle de ses parents, s'il la voyait porter un tel bijou. Âgé de douze ans, soit deux de plus qu'elle, il la dominait de trente bons centimètres et était déjà presque aussi fort que certains adultes. Ses yeux bleus profonds la faisaient fondre comme la neige sous le soleil printanier et elle s'imaginait volontiers dans la peau des princesses des récits vespéraux

de sa maman, emmenée au loin par son prince charmant.

Mais la petite fille ne mangeait pas de ce pain là. L'éducation rigide reçue de ses parents ne s'accommodait pas de la moindre entorse aux bonnes mœurs. Et puis, Clothilde était gentille et il n'était pas question de faire quoi que ce soit qui puisse la peiner.

Martha se pencha pour déposer l'objet sous le coussin. Une fraction de seconde trop tard. La porte du dortoir s'ouvrit à la volée pour révéler le visage fermé de Frau Hartmann. La surveillante se méprit sur le geste de la jeune pensionnaire et entra aussitôt dans une colère noire.

- Fraulein Keller ! s'exclama la surveillante, dont le visage était devenu écarlate. Par Notre Seigneur ! Qu'êtes-vous donc en train de faire ?

Martha n'entendit pas plus qu'un faible murmure. Sa surdité était profonde et ne lui permettait guère de deviner les mots prononcés. Par contre, personne n'aurait pu se méprendre sur l'expression du visage de la robuste quinquagénaire, dont les yeux affichaient un curieux mélange de haine et de mépris. Les mains de la petite fille entamèrent une réponse.

- *Non, je...*

La gifle partit avant que la phrase ne puisse être achevée. Martha eut l'impression que sa tête avait éclaté. Elle fit un pas en arrière en titubant, à deux doigts de perdre connaissance. Même son père ne l'avait jamais frappée avec

tant de hargne et de force. Ses yeux se remplirent de larmes, qu'elle ne put empêcher de rouler le long de ses joues.

- Dans le bureau de Herr Meyer, voleuse ! hurla le dragon. Immédiatement ! Attendez-vous à être renvoyée chez vos parents dans la journée...

Comme précédemment, la petite fille ne comprit pas un mot de la phrase de la surveillante, mais cela n'avait guère d'importance. Elle commençait à se sentir vraiment mal. La gifle de Frau Hartmann avait certes manqué de peu de lui exploser la pommette, mais il y avait sans doute autre chose. La peur des araignées, peut-être. Après les avertissements dont elle avait fait l'objet, Martha craignait bien, cette fois, de ne pas y échapper.

Sans avoir eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, elle se retrouva dans le long couloir du deuxième étage, violemment tirée par le bras. La surveillante marchait d'un pas rapide, bousculant au passage les quelques pensionnaires de l'Institut qui n'avaient pas encore gagné le réfectoire pour le petit déjeuner. Martha ne s'aperçut même pas qu'Inge figurait au nombre de ces élèves.

Quand il vit sa subordonnée pénétrer sans frapper dans son bureau, Herr Meyer, directeur de l'Institut pour enfants sourds de Saxe, fronça les sourcils, visiblement contrarié.

- Frau Hartmann ! s'exclama-t-il. Que signifie cette intrusion ? s'offusqua l'homme. Vous vous croyez peut-être dans un dortoir, parmi nos pensionnaires ?

La robuste surveillante n'hésita que très brièvement.

- Pardonnez-moi, répondit la femme sur un ton irrité. Mais l'offense de cette petite garce doit être sanctionnée sans attendre.

- Moi seul décide des sanctions à appliquer en ces lieux, Frau Hartmann, dit le directeur en se levant. Ne l'oubliez jamais.

Le ton était sans appel. Son regard s'attarda sur la petite fille que la surveillante venait de pousser sans ménagement devant elle. Les boucles brunes de la petite Keller tombaient en cascade devant un visage aux yeux rougis par les larmes. La large marque violacée qui commençait à s'étendre sur sa joue droite ne laissait guère planer de doute sur ce qu'il venait de se produire.

Pourtant, ce n'était pas l'élément le plus inquiétant. Pâle, cernée et couverte de sueur, Martha semblait éprouver des difficultés à respirer. Ses grands yeux bleus reflétaient davantage que l'inquiétude habituellement peinte sur les visages des pensionnaires conduits dans le bureau pour désobéissance.

Herr Meyer tenta de communiquer avec la petite fille en langue des signes, mais elle ne sembla pas comprendre le sens de sa question. En fait, rien dans son comportement n'indiquait qu'elle ait vu les gestes de l'adulte. Ses yeux écarquillés semblaient fixer un point situé bien au-delà des fenêtres du bureau. Soudain, avant que quiconque puisse esquisser le moindre geste, Martha s'effondra sur le parquet

comme une poupée désarticulée.

Friedrich Ludwig Meissner soupira profondément et posa sa plume dans l'encrier. Les tâches administratives requises par son poste à l'Institut semblaient requérir toujours plus de temps. Ou alors fallait-il voir, dans sa lassitude grandissante, un signe supplémentaire du début de son déclin physique ?

Tout juste âgé de cinquante ans, l'homme avait certes déjà connu une vie bien remplie. Gynécologue, obstétricien, mais également pédiatre, professeur à l'université de Leipzig, auteur de plusieurs traités sur la santé des enfants, le médecin était également un franc-maçon très actif, ce qui ne lui laissait guère de temps de repos.

Dans sa jeunesse, il n'avait jamais éprouvé de difficulté à mener de front toutes ces activités, même si cela s'était souvent fait au détriment de sa vie privée. Au fil du temps, toutefois, une fatigue toujours plus grande s'était fait sentir et, désormais, il commençait à envisager sérieusement d'abandonner certaines de ses tâches.

Pourtant, même si la charge administrative était lourde, l'Institut ne serait pas la première activité à laquelle il renoncerait. Malgré les longues années passées en compagnie d'enfants sourds, il admirait toujours autant leur courage et leur volonté.

Bien loin du centre poussiéreux de la ville, le parc abritant

les bâtiments était un havre de paix verdoyant, dans lequel le scientifique aimait se ressourcer à l'écart des intrigues du monde universitaire où plusieurs de ses assistants convoitaient plus ou moins ouvertement son poste.

Meissner se leva et fit quelques pas dans la pièce avant de s'attarder devant son reflet dans le miroir. Son image ne changeait guère. Une barbe bien taillée encadrait un visage aux traits fins, surmonté de cheveux encore denses et à peine grisonnants. Mais les petites lunettes rondes qu'il portait depuis des années ne suffisaient pas à masquer la profonde lassitude que reflétaient ses yeux.

Se lever tôt n'arrangeait rien. Le médecin avait, de longue date, pris l'habitude d'entamer ses journées de travail à l'Institut dès six heures trente, ce qui lui permettait habituellement d'achever ses tâches en fin de matinée. Après un repas frugal dans une auberge proche des bâtiments de l'université, il pouvait ensuite consacrer ses après-midis à ses étudiants.

Deux coups secs frappés à la porte de son bureau le tirèrent brutalement de ses réflexions. Une jeune surveillante pénétra en coup de vent dans la pièce, visiblement inquiète.

- Herr Meyer requiert votre présence dans les plus brefs délais, monsieur le professeur. Une de nos pensionnaires est sans connaissance...

Un instant décontenancé, le médecin ne mit pas longtemps à se ressaisir. Il se contenta de hocher la tête et emboîta le

pas à la jeune femme. Quand il pénétra dans le bureau du directeur, il se figea sur place. Le teint cyanosé de la petite fille allongée sur le parquet ne laissait guère planer de doute quant à son état. Meissner s'agenouilla au chevet de Martha.

Il se souvenait avoir examiné à plusieurs reprises cette pensionnaire toujours souriante. Bien qu'issue d'une famille de fermiers pauvres, elle était bien nourrie et ne présentait aucune des maladies engendrées par des carences alimentaires, si souvent présentes dans les milieux ruraux.

L'universitaire posa brièvement la main droite sur le cou de Martha, puis leva les yeux vers les trois personnes qui l'entouraient.

- Hélas, murmura-t-il d'une voix lasse. Notre Seigneur a rappelé cette enfant auprès de lui, Herr Meyer. Il n'y a plus rien à faire...

II

Glacé jusqu'aux os, le professeur Meissner réajusta sa cape en réprimant un frisson. Le froid mordant qui régnait encore sur la campagne de Saxe en ce début de mois de mars n'était cependant pas le seul responsable. Malgré ses longues années d'expérience professionnelle, le médecin n'avait jamais réussi à accepter la mort de l'une de ses patientes en couches. Moins encore, celle d'un nouveau-né trop faible. Que dire, alors, du décès impromptu d'une petite fille qu'il avait encore croisée dans un couloir de l'Institut deux jours auparavant ?

Durant ses études, il s'était imaginé sauvant de nombreuses vies grâce à l'application de l'enseignement de ses aînés. D'une certaine façon, cela avait été le cas. La mortalité périnatale, maternelle et infantile, était plus basse dans la région de Leipzig que dans le reste de la Confédération, preuve que le travail réalisé avec ses pairs devait porter ses fruits.

Pourtant, chacun des nombreux décès de jeunes femmes dont il avait la charge était un clou supplémentaire dans son propre cercueil, tant la souffrance était intense. Et cette douleur semblait s'accroître encore, à mesure qu'il avançait en âge. Il supportait de plus en plus difficilement le désarroi dans lequel étaient plongés les proches des disparues.

Et voilà qu'il allait devoir annoncer à des parents la perte

de leur enfant... Quelle souffrance pouvait bien être pire que celle-là ? Bien entendu, en tant que responsable médical de l'Institut, cette tâche ingrate faisait partie de ses attributions. Mais la journée s'annonçait décidément bien difficile.

Le cocher tira sur les rênes de ses deux chevaux bruns et la voiture s'immobilisa après un dernier cahot. Le médecin demeura un moment immobile, cherchant dans la contemplation du plancher le courage de se remettre en mouvement, puis il soupira profondément. Après tout, attendre davantage ne changerait rien...

L'homme sortit du véhicule et regarda autour de lui. La petite Keller vivait dans une ferme ordinaire, comme on en trouvait beaucoup dans la région. Un chien noir, couché sur les pavés, s'étira avant de venir à sa rencontre en agitant la queue. Deux poules traversèrent la cour sous l'oeil indifférent d'un chat à moitié endormi. On entendait, dans une étable voisine du bâtiment principal, les mugissements du bétail. Un soleil radieux peinait à réchauffer l'atmosphère.

Le professeur se dirigea vers la porte du corps de logis, manquant de peu de se tordre la cheville sur les pavés irréguliers, rendus glissants par les gelées nocturnes. Il frappa deux coups secs. Une femme imposante au visage rougeaud ouvrit et le dévisagea brièvement.

- Bonjour, je suis le professeur Meissner, énonça le médecin d'une voix mal assurée. Je...

- Meissner ? coupa la fermière. De l'Institut ? Par Notre

Seigneur... Il est arrivé quelque chose à Martha...

L'homme sentit un frisson glacé lui parcourir le dos.

- En effet, acquiesça-t-il. Je... je suis chargé de vous annoncer une très mauvaise nouvelle, madame.

La gorge du médecin se serra, comme à chaque fois qu'il avait à informer quelqu'un de la mort d'un proche.

- Votre... votre fille est décédée ce matin, réussit-il finalement à articuler. Je... j'en suis désolé... Quand j'ai été appelé à son chevet, son coeur avait déjà cessé de battre. Il n'y avait plus rien à faire, hélas...

La mère de Martha demeura un moment immobile, une expression indéfinissable peinte sur le visage. Une petite larme roula le long de sa joue. Meissner hésita. Il s'était attendu à une réaction plus extrême. Un cri de colère, des sanglots, un flot de questions, voire d'insultes... Le médecin se demanda brièvement si la fermière avait bien compris ce qu'il venait de dire.

- Venez, dit-elle finalement en s'écartant pour lui laisser le passage.

Perplexe, le professeur obtempéra et entra à la suite de son hôtesse. Un autre chien dormait devant la cheminée qui diffusait une douce chaleur dans la pièce. Une petite fille d'environ quatre ans se précipita vers le nouvel arrivant, un quignon de pain à la main.

- Bonjour, jeune fille...

- Elle ne vous entend pas, monsieur. Comme tous nos enfants, elle souffre de cette malédiction.

Madame Keller posa une tasse de lait devant le médecin.

- Mon mari s'est rendu au marché aux bestiaux afin de tenter d'y vendre certains de nos moutons, dit la fermière d'une voix neutre. Il sera bien triste à son retour. Martha était son enfant préféré...

La femme s'assit face à lui et adressa quelques signes à sa petite fille, qui s'éloigna.

- Que s'est-il passé ? demanda-t-elle simplement.

- Eh bien... Martha a été conduite dans le bureau de Herr Meyer, le directeur de notre Institut, suite à une infraction constatée par Frau Hartmann. Elle... elle semble avoir été victime d'un malaise. Je... j'avoue ne pas en savoir davantage. Elle était déjà morte quand je suis arrivé auprès d'elle. D'après le témoignage de la petite Inge, une de ses compagnes de chambre, elle ne semblait pas souffrante quelques minutes auparavant.

- S'est-il passé quelque chose de particulier ? A-t-elle été réprimandée ou punie ?

- Eh bien... Il semblerait que non, répondit Friedrich Meissner, surpris par la question. Herr Meyer n'a pas eu le temps de la questionner. Sans doute a-t-elle été réprimandée

par Frau Hartmann, notre surveillante, avant d'être menée au bureau de notre directeur, mais je n'en sais pas davantage...

- Quelle tristesse, Seigneur, quelle tristesse... maugréa la fermière. Notre petite Martha...

Elle se tourna vers la petite fille qui caressait le grand chien brun couché à même le sol.

- Il ne reste que toi, désormais, ma petite Hilde... dit-elle à voix haute.

Mal à l'aise, le professeur Meissner continuait de fixer la femme, surpris par son comportement. Elle était clairement touchée, mais ne semblait pas véritablement surprise.

- Hélas... J'ai toujours su que ce jour allait arriver, répondit-elle d'une voix rauque quand il se hasarda à en faire la remarque.

La mère Keller demeura longuement silencieuse, manipulant distraitemment un ustensile de cuisine.

- Martha n'était pas notre premier enfant, soupira-t-elle finalement. Un garçon est mort deux jours seulement après sa venue au monde, puis nous avons eu un fils prénommé Ludwig... Comme vous, professeur. Il avait onze ans quand il a rejoint le Seigneur.

La fermière se tut un instant et avala une gorgée de lait chaud.

- Cela s'est produit ici même, dans la cour. Il est entré dans une colère noire suite à une dispute avec sa soeur. Et il est tombé. Comme ça, sans un cri... J'étais à quelques mètres de lui, mais je n'ai rien pu faire...

- C'est très étrange, observa le médecin de l'Institut. Les faits que vous contez ressemblent, à s'y méprendre, à ce qu'il s'est produit ce matin. Avait-il souffert de l'une ou l'autre maladie durant son enfance ?

- Nous avons failli le perdre durant l'hiver 1845. Il avait fait terriblement froid, cette année-là, et les réserves de nourriture étaient presque épuisées. Il a attrapé une mauvaise fièvre, qui l'a rendu malade durant plusieurs semaines. C'était miracle qu'il guérisse, peu avant le printemps.

La fermière demeura un moment songeuse.

- Il a ensuite eu quelques faiblesses, puis des fièvres en hiver, mais rien d'aussi grave que cette année-là. C'était un enfant plutôt chétif...

- Des... *faiblesses* ? répondit le professeur, visiblement perplexe. Qu'entendez-vous par là ? Il n'était pas assez fort pour effectuer les tâches qui lui étaient assignées, c'est cela ?

La femme secoua la tête, tandis que Hilde tirait sur sa manche pour quémander un autre morceau de pain.

- Par le ciel, non... Il était plutôt malingre mais ne

rechignait pas au travail. Jusqu'à ce qu'il atteigne l'âge de huit ans, rien de particulier ne s'était produit. Sauf qu'il n'entendait rien, bien entendu... Puis, un beau jour, il est tombé faible, alors qu'il était aux champs avec le Martin...

- Martin ?

- Mon mari, professeur... Il l'a ramené sur son dos comme si c'était un sac de farine. Tout bleu et la bave aux lèvres. Dame... J'ai bien cru qu'il était passé de l'autre côté.

La fermière se tut brièvement, essuyant une larme qui coulait le long de sa joue.

- Mais, non... Pas cette fois... Le Martin lui a collé quelques claques, et il a fini par tousser, puis a tenté d'aspirer de l'air comme un poisson hors de l'eau.

Intrigué, Meissner écoutait attentivement l'exposé de la mère Keller. Il étudia le visage de la fermière, qui tentait de lui résumer les événements avec la compréhension grossière qu'elle pouvait en avoir. Mais il fallait bien admettre que la description était saisissante de réalisme. Les pieds nus et sales de la femme s'agitèrent sur le sol en terre battue du corps de logis jusqu'à ce qu'elle trouve une position plus confortable. Les bûches qui se mouraient dans l'âtre suffisaient désormais tout juste à empêcher l'eau de geler dans la cruche en terre cuite posée sur la table.

- Après ça, il n'a plus jamais été le même... Il ne jouait plus guère avec les autres, restait des heures dans son coin sans regarder personne... On avait l'impression qu'il n'était plus

tout à fait là. Déjà, ce n'était pas le plus vif de la famille mais là... Le Martin a bien essayé de le remettre au travail, mais il n'avait plus beaucoup de forces.

- Ce genre de... faiblesse s'est-il reproduit ? questionna doucement Meissner.

La fermière hocha la tête.

- Une fois. A l'endroit même où vous êtes assis... Il mangeait un quignon de pain qu'il trempait dans un bouillon. Puis sa tête est tombée dans le bol, renversant tout par terre. Comme ça...

La mère Keller mima le geste de son fils, allant jusqu'à se cogner la tête contre la robuste table.

- Vous... vous étiez auprès de lui ?

La fermière hocha la tête et indiqua le foyer.

- Occupée à mettre des buches dans l'âtre. Je l'ai attrapé par les épaules et secoué autant que j'ai pu. Je...

Elle se tut un instant.

- Je ne voulais pas le frapper... Je ne l'ai jamais fait. Pas comme le Martin... Il est revenu, finalement. Je... je n'oublierai jamais ses yeux à ce moment. Vides, fous... Son esprit était ailleurs, monsieur. Je ne sais pas où, mais pas ici...

Le cerveau du professeur fonctionnait à toute allure, tentant de trouver une cohérence aux propos de la paysanne. Il avait bien sûr entendu parler ses confrères de différents types de malaises, accompagnés ou non de mouvements anormaux des membres, y compris chez des enfants. Et il avait eu, à plus d'une reprise, l'occasion d'observer lui-même ces événements. Mais ce que la femme décrivait ne ressemblait pas vraiment à ces situations. Parmi un flot de pensées désordonnées, une intuition lui traversa l'esprit.

- S'était-il produit quelque chose de particulier, peu avant ?

La mère Keller se raidit soudain.

- Quoi ? demanda-t-elle sur un ton brusquement agressif. De quoi parlez-vous ?

- Je... je ne sais pas, répondit le professeur, quelque peu déstabilisé par le changement d'attitude de son hôtesse. N'importe quoi d'inhabituel... Vous m'avez dit que sa première faiblesse était survenue alors qu'il travaillait dans les champs. J'essaie de comprendre ce qui a pu se produire.

- Il n'y a rien à comprendre, explosa la fermière. Tout ça, c'est diablerie, voilà tout. Nous avons offensé Notre Seigneur. Nous avons péché et Il a décidé de nous punir... Il n'y a rien d'autre à dire...

III

Meissner resta silencieux. Il était, pour le moins, intrigué par le récit de la fermière. Mais cette brusque colère ne semblait pas avoir d'explication cohérente. Jusqu'alors, cette femme s'était montrée plus résignée que vraiment triste.

- Je ne pense pas que Notre Seigneur puisse se montrer si cruel avec ses enfants, madame Keller, hasarda-t-il au bout d'un moment. Je commets peut-être un péché d'orgueil, mais je crois, ainsi que nombre de mes confrères médecins, que notre science pourra un jour expliquer bien des événements qui, aujourd'hui, se voilent de mystère et de superstition. Peut-être même pourra-t-on empêcher que de telles choses ne se produisent.

- Balivernes... grommela la paysanne. Vous étiez là, vous et votre science, mais vous n'avez pas ramené Martha.

Un lourd silence s'installa, seulement troublé par les curieux petits gémissements émis par Hilde quand elle caressait le chien.

- La mort me hante chaque nuit, madame Keller, reprit finalement le médecin. Les visages des nouveaux-nés ou des jeunes mères qui ont rejoint les cieux alors que j'avais la responsabilité de leur vie, défilent indéfiniment devant mes yeux, durant de longues nuits sans sommeil. Celui de Martha s'y ajoutera désormais.

Il se tut à nouveau. La vive tension qui avait gagné le corps tout entier de la paysanne sembla doucement se dissiper. Son regard était perdu dans le vide, bien au-delà des murs décrépis de sa maison.

- J'ai bien connu Martha, madame Keller. Une enfant enthousiaste, pleine de vie. Ses professeurs louaient son comportement et son travail en classe. Je ne peux croire que Dieu prenne la vie à des enfants innocents au seul motif de punir ses parents d'un quelconque péché. Il y a autre chose... Autre chose que je souhaiterais comprendre.

- Ne blasphémez pas en cette maison déjà maudite, professeur, grommela la fermière. Les desseins de Notre Seigneur sont impénétrables.

Malgré ses paroles, le ton de la mère Keller s'était radouci et on pouvait percevoir, dans sa dernière affirmation, plus qu'une pointe d'hésitation. Meissner jugea plus sage de ne pas forcer les choses et s'intéressa à la petite Hilde, qui lui tirait la manche. Depuis les années qu'il travaillait à l'Institut, il avait acquis une bonne connaissance de la langue des signes, même s'il ne l'avait jamais véritablement apprise. Elle éclata soudain d'un rire cristallin, indifférente aux propos dramatiques échangés par les adultes.

Les grands yeux bleus de la petite fille rappelèrent instantanément au médecin ceux de sa grande soeur, ajoutant à son trouble. Se pouvait-il qu'il existe effectivement une quelconque malédiction, ainsi que le suggérait sa mère ? La main d'un dieu si cruel qu'il finirait par emporter cette innocente enfant à son tour ? Quel péché

mortel avaient bien pu commettre ces gens pour justifier de telles souffrances ?

- J'étais occupée à lui crier dessus, dit soudain la paysanne d'une voix blanche. Comme tous les jours, il était à table depuis une heure et n'avait encore rien avalé. Voilà ce qu'il s'est passé...

Friedrich Ludwig Meissner hocha lentement la tête.

- Je... J'ai crié comme rarement, je l'avoue... Je n'en pouvais plus, monsieur... Tous les jours... C'était ainsi tous les jours. Des heures de patience pour lui faire avaler deux bouchées de pain et un morceau de fromage...

- Vous... vous n'en aviez jamais parlé depuis lors, n'est-ce pas ?

La mère Keller secoua la tête. Ainsi donc, le deuxième malaise du frère de Martha s'était-il produit après une remontrance. Tout comme celui ayant entraîné la mort de la jeune pensionnaire de l'Institut. Le premier, par contre, ne semblait pas partager cette caractéristique, à moins que le père ait omis de le raconter.

- Il a encore vécu quatre mois après cet événement, poursuivit la fermière d'une voix éteinte. Il a rejoint les cieux l'été suivant, alors qu'il jouait avec son frère. Lui seul arrivait à lui faire retrouver, parfois, un comportement presque... normal. Ils couraient dans la cour et il est tombé. Quand Ulrich est venu me chercher, il était trop tard. J'ai eu beau le secouer, implorer le Seigneur... Il était trop tard.

Ému par les propos de son hôtesse, le pédiatre mit un moment à réaliser que quelque chose lui avait échappé.

- Ulrich ? s'étonna-t-il soudain. N'avez-vous pas dit, tout à l'heure, qu'il ne vous restait que votre petite Hilde ?

- C'est ce que j'ai dit. Je... Je ne vous ai pas encore parlé d'Ulrich. Il avait exactement un an de moins que Ludwig. Et il est mort un peu moins d'un an après son frère.

Le sang du professeur se glaça soudain, et ce n'était pas uniquement lié à la température de la pièce. Il réajusta néanmoins l'épaisse cape qui enveloppait ses épaules.

- Par le Ciel, bredouilla-t-il, décontenancé. C'est terrible...

- L'oeuvre du Malin, commenta son hôtesse. Il ne peut en être autrement.

- A-t-il également eu des *faiblesses* ?

La fermière secoua la tête.

- C'était, jusqu'à ce sombre jour, un enfant en parfaite santé. Grand et fort, il paraissait plus âgé que son aîné.

- Co... comment donc est-il mort ?

- En labourant le champ avec le Martin. Il s'est brutalement écroulé.

- Rude travail que celui-là...

- Certes... Mais il y était rompu. Et son courage le lui permettait. Ils travaillaient depuis plusieurs jours déjà quand cela s'est produit. Il était heureux de ce que sa robustesse lui permettait déjà de faire.

Le professeur hocha la tête, mais il n'écoutait plus qu'à moitié le propos de la mère Keller. Il y avait manifestement là bien davantage que de la malchance. Une forme de malédiction divine, certes. Mais ce genre de superstition ne servait-il pas trop souvent à camoufler l'ignorance ?

IV

Les urgences de l'Hôtel-Dieu étaient assez calmes pour un samedi après-midi. Une petite dizaine de patients attendaient d'être pris en charge dans une sérénité relative, seulement perturbée par les gémissements d'un jeune garçon en tenue de basket, dont le genou n'avait visiblement pas résisté au match.

Malmenée à plusieurs reprises par les aléas de l'histoire parisienne, puis récemment menacée de fermeture pour raisons budgétaires, la vénérable institution, fondée au VII^e siècle, avait toujours surmonté les obstacles pour réussir à demeurer l'un des principaux centres d'accueil des urgences de la capitale.

Victoria Rimbaud poussa la porte d'une chambre tout en consultant sa fiche. Comme toujours, ses longs cheveux châtain étaient tirés en un chignon négligé qui lui permettait de ne pas être gênée en examinant les malades. Le patient alité, un certain monsieur Carrère, était âgé de cinquante-huit ans et arborait un teint cireux peu encourageant. Le visage en sueur, les traits tirés, il était entouré d'une femme qui devait avoir à peu près le même âge, et d'un jeune homme visiblement inquiet.

- Bonjour, dit Victoria en se forçant à sourire. Je suis l'urgentiste de garde. Je viens de prendre connaissance du tracé de votre ECG, réalisé par ma collègue. Il ne permet

pas encore d'établir un diagnostic avec certitude. C'est pourquoi je voudrais que vous m'expliquiez comment votre malaise s'est produit.

- Comment ça, « Pas de diagnostic » ? coupa sèchement la femme. A quoi cela sert-il donc de venir passer des heures dans un service d'urgence, si ce n'est pas pour obtenir des réponses claires ?

Le médecin dévisagea l'épouse du patient sans ciller. Maigre comme un fil de fer, le visage sec et prématurément ridé, les pommettes, les paupières et les lèvres visiblement passées à plusieurs reprises sous le bistouri, elle était la parfaite incarnation de tout ce que Victoria craignait de devenir en vieillissant. Tailleur hors de prix, coiffure visiblement exécutée le matin même, ongles manucurés... Il était clair qu'elle ne devait pas travailler durement pour gagner son pain.

La jeune femme s'attarda un instant sur l'embonpoint manifeste du patient alité et ne put s'empêcher d'esquisser un sourire en imaginant les innombrables rappels à l'ordre qu'il avait sans doute dû affronter au sujet de son alimentation. Malgré l'exaspération que lui inspirait la quinquagénaire, l'urgentiste devait cependant reconnaître qu'elle n'avait peut-être pas eu tort sur ce point.

- Je présume que vous n'êtes guère habituée à attendre, dit-elle sèchement. La fiche de votre mari indique que votre admission a été enregistrée il y a vingt-trois minutes exactement. L'électro a été fait, de même que la prise de sang, dont j'attends les résultats. Même si le service est

calme aujourd'hui, je n'ai pas encore le don d'ubiquité.

- Si vous pouviez néanmoins accélérer les choses, ce serait appréciable. Nous avons un important dîner ce soir et nous ne pouvons nous permettre d'y arriver en retard.

- Je crains que vous ne deviez reporter vos projets, répondit Victoria d'un ton glacial. D'après les informations transmises par le SAMU, il est probable que votre mari ait fait un infarctus. Auquel cas, il demeurera hospitalisé le temps qu'il faudra.

- Je croyais que le service de chirurgie cardiaque avait été transféré dans un hôpital plus moderne, coupa la femme.

- C'est le cas, répondit l'urgentiste d'un ton agacé. Mais sans rapport avec la situation qui nous occupe. Une crise d'angor ou un infarctus sont loin d'être toujours synonymes d'intervention chirurgicale. Encore faut-il déterminer s'il s'agit bien de cela... Les autres hypothèses ne manquent pas.

La jeune femme se tourna vers le patient alité.

- C'est pourquoi j'ai besoin que vous me décriviez en détail les circonstances dans lesquelles est survenu votre malaise.

- Encore ? coupa l'épouse. Mais c'est une plaisanterie... A quoi sert donc le dossier que vous tenez entre les mains ? Nous avons été amenés à tout détailler au standardiste qui a pris notre appel, puis aux pompiers et, enfin, au médecin du SAMU.

- Madame, répondit Victoria sans se retourner, s'efforçant de dominer son irritation, les informations que j'ai reçues sont effectivement très détaillées, mais rien ne remplace néanmoins une bonne anamnèse. Un de mes maîtres de stage disait toujours que l'essentiel d'un diagnostic était établi de la sorte. Que les examens complémentaires réalisés ensuite ne servaient qu'à confirmer l'hypothèse initiale.

- Perte de temps que tout cela...

- Ma chérie, intervint le malade en levant une main en signe d'apaisement. Si tu pouvais laisser travailler cette jeune femme, je pourrais sans doute être soigné plus rapidement...

L'épouse ouvrit la bouche pour répondre, puis choisit de s'abstenir.

- J'étais en bonne forme ce matin, poursuivit monsieur Carrère. Je me suis levé vers 9 heures, puis j'ai lu les journaux en prenant mon petit-déjeuner. Ensuite...

- Par le ciel, Charles ! Tu ne vas tout de même pas nous dire à quelle heure tu es allé aux toilettes...

- Madame... s'exclama Victoria en se tournant vivement dans la direction de l'épouse. Je ne peux pas travailler dans ces conditions ! Je vais vous demander de bien vouloir quitter la chambre durant l'examen de votre mari. Regagnez la salle d'attente, je vous prie...

Madame Carrère s'empourpra. Même si les traits de son

visage, figés par la chirurgie, ne permettaient pas une gamme étendue d'expressions faciales, ses yeux semblaient lancer des éclairs.

- Quoi ?! Pour qui vous prenez-vous donc, ma chère ? Je ne suis pas une petite infirmière à votre service. Je resterai aux côtés de mon mari, quoi que vous en disiez...

Victoria soupira profondément et se leva pour s'approcher de la quinquagénaire, qu'elle dominait d'une bonne dizaine de centimètres. Elle fixa la femme droit dans les yeux et tenta de se maîtriser. Le regard de défi que l'autre lui adressait finit de l'en dissuader.

- Vous commencez à me gonfler sérieusement avec vos grands airs... ma chère, énonça le médecin d'un ton sans réplique. Sachez que les infirmières ne sont pas à mon service, mais à celui des patients. Que vous le veuillez ou non, c'est moi qui décide ici. Si vous ne virez pas vos fesses d'ici de votre plein gré, j'appelle la sécurité. Cela vous donnera une anecdote à conter à vos amies lors de votre prochain passage chez le coiffeur ou durant une séance de manucure.

L'urgentiste retourna s'asseoir auprès de son patient, sans même s'assurer que l'épouse avait bien quitté les lieux. Le malade planta son regard dans celui de la jeune femme, puis esquissa un sourire.

- Attendez-vous à ce que les choses n'en restent pas là, docteur Rimbaud. Je serais surpris que ma chère épouse ne soit pas amie avec la compagne de l'un ou l'autre de vos

chefs de service ou membres du comité de direction. Néanmoins...

Malgré son teint cireux et la sueur qui perlait sur son visage, l'homme semblait prêt à éclater de rire.

- C'était magnifique, poursuivit-il. Même si je dois mourir d'un infarctus, je ne serai pas venu pour rien à l'hôpital... Croyez bien que je ferai en sorte qu'au moins une de ses amies soit informée de cet épisode. Tout Paris le saura en moins d'une semaine...

- Revenons à votre problème, demanda Victoria en esquissant un sourire.

- Volontiers. Il n'y a pas grand-chose à dire, en fait. J'ai un ami cardiologue qui me parle souvent de ses patients. Je pense que ce qu'il m'est arrivé peut sans doute être décrit comme une crise d'angine de poitrine. Je... hem... Je me suis quelque peu énervé sur mon épouse au sujet de... enfin, peu importe... Je n'ai visiblement pas votre patience, mademoiselle. J'ai donc ressenti une douleur assez vive dans la poitrine, juste ici.

L'homme posa deux doigts sur la gauche de son thorax, à hauteur du mamelon.

- Je vois. Vous ne ressentiez rien avant ?

- Peut-être... En y repensant, j'avais peut-être déjà une petite douleur ce matin. Mais je me suis dit que c'était lié à une mauvaise position durant le sommeil. Que voulez-vous...

On n'a plus vingt ans... Je ne sentais plus rien après ma douche, puis... nous avons eu cette discussion.

- Et hier ? Rien de spécial ? Pas de fatigue, d'essoufflement inhabituel ? De douleur thoracique ?

Le malade hésita un moment.

- Hier, non. Mais, jeudi, j'ai raccourci ma promenade avec le chien parce que j'étais un peu essoufflé. J'ai pourtant cessé de fumer depuis le début de l'année...

Victoria se pencha sur les notes transmises par les pompiers.

- Je lis ici que vous prenez de l'atorvastatine, de petites doses d'aspirine, de la metformine, du perindopril et du bisoprolol. Tout y est ?

Le malade haussa les épaules.

- Ma chère épouse vous dirait que mon mode de vie n'est pas un exemple... Trop de cholestérol, trop de sucre, trop de tension... Je suppose que ça me pendait au nez, n'est-ce pas ?

- Bah... répondit Victoria. Deux personnes sur trois doivent entrer dans cette catégorie, non ? Combien de temps a duré cet épisode douloureux, tout à l'heure ?

- Eh bien, cela n'a pas vraiment cessé depuis, en fait. Cela reste supportable, mais je sens toujours la douleur.

- Vous n'avez jamais eu de problèmes digestifs ? Oesophagite, ulcère ? Vous n'avez aucun traitement donné dans ce but.

- Pas vraiment... Un peu de brûlant après des repas copieux ou bien arrosés, mais cela ne m'a jamais dérangé. Je dois prendre du pantoprazole une dizaine de fois par an, pas davantage...

L'urgentiste jeta un regard à la perfusion qui coulait dans une veine de l'avant-bras du patient, puis consulta la fiche de traitement et fronça les sourcils. Elle se leva et prit le stéthoscope qu'elle portait en permanence autour du cou quand elle était aux urgences. Après avoir ausculté le coeur et les poumons, elle examina brièvement le ventre du patient qui, outre un embonpoint modéré, ne présentait aucun signe inquiétant.

- Hum... Pas grand-chose de particulier à noter... Quelques râles à la base gauche, mais c'est tout...

Stéphanie Cordier, infirmière à la chevelure rousse et aux yeux bleus pétillants, entra en coup de vent dans la chambre. La jeune femme travaillait dans le service depuis plusieurs années et Victoria avait appris à l'apprécier. Dotée de bonnes connaissances médicales et de beaucoup de bon sens, elle faisait montre d'empathie pour les patients, particulièrement les plus jeunes et, contrairement à certaines de ses collègues, restait toujours parfaitement à sa place.

Son choix de toujours vouvoyer les médecins en public

plaisait à Victoria, tout comme sa franchise lorsque les deux femmes se trouvaient seules. Elle ne manquait jamais de donner un avis, souvent judicieux, sur un diagnostic ou un traitement, était la première à soutenir l'urgentiste en cas de coup dur, et pas la dernière à la secouer quand cela s'avérait nécessaire.

- Les résultats de la bio viennent d'arriver, docteur. CPK normaux, mais D-Dimères élevés... Rien d'autre de particulier.

La nouvelle arrivante sembla hésiter.

- Euh... l'épouse de monsieur Carrère hurle dans son iphone au milieu du service depuis cinq minutes, sans accorder d'attention aux personnes qui l'entourent. Je crains qu'on ne l'entende jusque sur le parvis de Notre-Dame. Que dois-je faire ? Je lui ai demandé de sortir ou de baisser le ton, mais elle ne m'a même pas accordé un regard.

Victoria se gratta le menton et se tourna vers son patient, qui hocha discrètement la tête, visiblement amusé.

- Appelle la sécurité, trancha l'urgentiste.

- Pardon ? répondit Stéphanie, visiblement décontenancée. Vous... vous êtes sérieuse ?

- Ma foi... sourit Victoria. Nous ne pouvons pas admettre qu'un patient fasse du scandale au milieu du service. Explique-leur tout de même la situation, afin qu'ils ne débarquent pas à cinq...

Stéphanie hocha la tête sans comprendre, visiblement perplexe. Elle s'apprêtait à sortir quand Victoria, qui avait rapidement parcouru la feuille de résultats, la rappela.

- Contacte également la radio. Je veux un angio-scan pulmonaire pour monsieur Carrère dès que possible.

- Très bien. Ah oui ! J'allais oublier... On vient d'emmener une jeune fille d'une douzaine d'années pour un malaise survenu à la piscine. Apparemment, un médecin était sur place et a parlé d'une syncope vagale.

- Comment est-elle ?

- Fraîche comme une rose. Il n'y a pas d'urgence de ce côté, visiblement. Je lui fais tout de même un électro ?

- Je préfère, répondit l'urgentiste. On ne sait jamais. Et une bio générale. Je passerai la voir dans quelques minutes.

- J'ai fait la bio dès son arrivée. Les tubes sont déjà au labo. Je vais aller lui faire l'ECG.

Stéphanie sortit de la chambre. Au bout du couloir, l'épouse du patient hurlait toujours dans son iphone, sous les regards amusés ou irrités des autres personnes présentes.

V

Elizabeth Steiger avala d'un trait son Arpeggio brûlant, en s'attardant sur la vue époustouflante qu'offrait son bureau. Du haut des quatre-vingt-cinq étages de la tour abritant les bureaux du groupe Magellan, le regard portait très loin par temps clair, bien au-delà des tours du quartier de la Défense ou des principaux monuments de la capitale. En cet après-midi de fin d'hiver, glaciale mais lumineuse, la visibilité était excellente. Quelques nuages blancs parsemaient le ciel bleu parisien, annonciateur d'un printemps qui ne tarderait plus.

La présidente du directoire fit quelques pas dans son bureau, admira les toiles modernes du peintre serbe Obradovic, désormais hors de prix sur le marché, judicieusement mises en valeur par un éclairage spécifique, puis se servit un autre café. Sa présence en ces lieux un samedi, en l'absence de secrétaire, indiquait l'imminence d'un rendez-vous qu'elle voulait discret.

Elle aurait bien sûr pu recevoir son invité dans un autre cadre que celui-ci, mais elle restait persuadée que l'architecture et les aménagements étudiés du siège du groupe étaient de nature à influencer favorablement les visiteurs.

Une tonalité se fit entendre. Elizabeth se dirigea vers son bureau et poussa sur un bouton.

- Oui ?

- Monsieur Vazquez est arrivé, madame.

En l'absence de personnel, Elizabeth avait chargé le gardien d'accueillir cordialement le visiteur et de lui indiquer le chemin.

- Parfait. Faites-le monter, s'il vous plaît.

La présidente du directoire s'attarda sur l'image que lui renvoyait le miroir en pied, posé dans un coin, près de la porte. Ses cheveux noirs, coupés et coiffés le matin même, descendaient sur ses épaules. Son visage ne reflétait guère les cinquante ans qu'elle venait de fêter. Quelques rides d'expression se dessinaient sous ses yeux, mais aucun recours à la chirurgie ne lui avait jamais été nécessaire. Sa taille fine, mise en valeur par un élégant tailleur Chanel, avait été gagnée et conservée grâce à une activité physique quotidienne. Quand son emploi du temps le permettait...

L'imposant dossier posé sur son bureau l'embarrassait quelque peu. D'après ses proches collaborateurs, qui y travaillaient depuis plusieurs semaines, il s'agissait d'une formidable opportunité de développement pour sa société. Essentiellement connu pour ses voitures, le groupe Magellan avait, de longue date, cherché à diversifier ses activités, ce qui l'avait plus d'une fois maintenu la tête hors de l'eau quand le marché automobile était morose.

Les produits dérivés occupaient une part non négligeable de ce secteur. Véhicules miniatures, ligne de vêtements et

éditions de livres liés à l'automobile faisaient partie, depuis des décennies, des domaines les plus rentables. Plus récemment, le groupe Magellan s'était engagé dans l'immobilier, puis dans le tourisme, mais il ne s'agissait guère que de placement de capitaux via diverses sociétés, permettant une rentabilité bien supérieure à ce que d'autres investissements pouvaient offrir.

Le secteur pharmaceutique était une complète nouveauté pour le groupe qu'Elizabeth dirigeait. Et la présidente du directoire devait bien reconnaître qu'elle n'y connaissait absolument rien. Avant d'être briefée par des experts, forcément extérieurs à la société, elle était à peine capable de faire la différence entre une aspirine et un antibiotique. Et même après la réunion, elle n'était pas certaine d'en comprendre bien davantage.

Les spécialistes consultés affirmaient que le potentiel commercial de Delta Orionis Pharma, groupe catalan récemment issu de la fusion de plusieurs laboratoires de moindre importance, était considérable, notamment grâce à la mise sur le marché imminente d'une molécule révolutionnaire qui, selon les estimations, promettait une rentabilité colossale.

Trois coups secs frappés à la porte du bureau tirèrent Elizabeth de sa réflexion. La quinquagénaire mit quelques instants à se rappeler que sa secrétaire était absente. Elle se dirigea vers la porte et l'ouvrit pour accueillir son visiteur. Elle n'avait encore jamais rencontré Hector Vazquez, PDG du groupe catalan, et ne lui avait même jamais parlé. Elle ne fut pas surprise de se trouver face à un homme élégant,

qui devait avoir à peu près son âge. Vêtu d'un costume trois pièces anthracite, visiblement taillé sur mesure, il avait les épais cheveux noirs que l'on imaginait volontiers quand on se représentait un espagnol, encadrant un visage aux traits fins marqué par un nez un peu fort.

- Mes hommages, madame Steiger, dit-il en s'inclinant. Je suis honoré de vous rencontrer enfin. Et je vous remercie de m'accueillir en ces lieux un samedi.

L'homme s'était exprimé dans un français presque parfait, à peine marqué par un soupçon d'accent.

- Tout le plaisir est pour moi, monsieur Vazquez. Entrez donc. Vous avez fait bon voyage ?

- Quelques turbulences, mais rien de vraiment contrariant, merci.

Elizabeth désigna un des fauteuils qui faisaient face à son bureau.

- Je vous en prie. Café ? Au grand dam de mes proches collaborateurs, qui aiment se targuer de connaître les plus grands crus, je suis une fidèle de Nespresso. Et je n'ai pas la clé du local abritant le percolateur de l'étage.

Le visiteur s'assit en souriant. Il ne manquait ni de charme, ni de prestance, mais la présidente de Magellan s'efforça de rester concentrée. La discussion qu'elle s'apprêtait à mener pouvait déboucher sur une transaction se chiffrant en milliards d'euros.

- Un peu de simplicité est parfois appréciable, dit-il doucement. Ristretto, je vous prie.

Elizabeth servit son visiteur, puis ne put résister à l'envie de se préparer une nouvelle tasse, qu'elle avala d'une traite.

- Je tenais à vous féliciter pour l'immense succès de votre Saturne. Et surtout, pour son apport non négligeable à la protection de l'environnement.

Contre toute attente, l'importante médiatisation des incidents survenus durant les premières semaines de commercialisation du nouveau véhicule hybride du groupe avait eu pour effet de faire grimper les ventes de façon exponentielle, au point que l'engin avait dépassé, en moins de quatre mois, les prévisions annuelles les plus optimistes. Et l'engouement du public ne semblait pas être sur le point de s'essouffler.

- C'est une excellente voiture, acquiesça la présidente sans chercher à dissimuler une moue dubitative. Néanmoins, je ne vous cache pas que j'aurais préféré qu'elle arrive sur le marché de façon plus... hem... discrète.

- Certes... Je le conçois. Néanmoins, il faut admettre que le groupe Magellan a remarquablement géré cette crise. C'est une des raisons pour lesquelles notre société a accepté d'entreprendre des négociations en vue d'un rachat. Pour une entreprise pharmaceutique, l'aspect éthique du travail est fondamental. Nous voulons être certains que notre futur partenaire partage bien nos valeurs dans ce domaine.